

Les pensées postmodernes britanniques ou la quête d'une pensée meilleure

Christine Chivallon

Volume 43, numéro 119, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022818ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022818ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chivallon, C. (1999). Les pensées postmodernes britanniques ou la quête d'une pensée meilleure. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(119), 293–322.
<https://doi.org/10.7202/022818ar>

Résumé de l'article

Cette étude, qui fait suite à celle du précédent numéro intitulée « La géographie britannique et ses diagnostics sur l'époque postmoderne », est consacrée à décrire le postmodernisme britannique en tant que mouvement de pensée et non pas en tant que démarche d'objectivation des caractéristiques d'une époque « postmoderne » (objet de la première étude). L'auteur aborde de manière critique la tentative de mise en place, au sein de la géographie britannique, d'une manière de « penser autrement », c'est-à-dire à distance du schème dual de la pensée moderne censé être à l'origine du principe de domination. La description de cette quête d'une pensée éthiquement « meilleure » prend en compte l'influence du courant post-structuraliste, principalement des philosophes français, pour fournir les principaux repères qui servent de clé d'entrée dans la plupart des textes postmodernes.

Les pensées postmodernes britanniques ou la quête d'une pensée meilleure

Christine Chivallon

TIDE-CNRS

Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine

Esplanade des Antilles

33 405 Talence CEDEX *France*

chivallo@info.msha.u-bordeaux.fr

Résumé

Cette étude, qui fait suite à celle du précédent numéro intitulée « La géographie britannique et ses diagnostics sur l'époque postmoderne », est consacrée à décrire le postmodernisme britannique en tant que mouvement de pensée et non pas en tant que démarche d'objectivation des caractéristiques d'une époque « postmoderne » (objet de la première étude). L'auteur aborde de manière critique la tentative de mise en place, au sein de la géographie britannique, d'une manière de « penser autrement », c'est-à-dire à distance du schème dual de la pensée moderne censé être à l'origine du principe de domination. La description de cette quête d'une pensée éthiquement « meilleure » prend en compte l'influence du courant post-structuraliste, principalement des philosophes français, pour fournir les principaux repères qui servent de clé d'entrée dans la plupart des textes postmodernes.

Mots-clés : géographie britannique, postmodernité, post-structuralisme, déconstruction, Foucault, discours scientifiques, schème masculin/féminin, changement de paradigme.

Abstract

British Postmodern Thoughts or The Quest for Better Thinking

This study which completes that published in the previous issue of the journal intends to describe the second aspect of British postmodernism as a trend of thought and no longer as an attempt to objectify the characteristics of a "postmodern" era (object of the first study). The author examines critically the attempt to establish within British geography ways of "thinking differently", i.e. breaking away from the dualist scheme of modern thought which is supposed to originate from the principle of domination. The description of this quest for "better" thinking takes into account the influence of the post-structuralist current, mainly imputable to French philosophers, in order to provide the essential needed means for understanding most postmodern texts.

Key Words : British geography, postmodernity, post-structuralism, deconstruction, Foucault, scientific discourses, gender, paradigmatic change.

Cette étude succède à celle qui a été publiée dans le précédent numéro de la revue (n° 118, avril 1999) et se consacre à explorer le deuxième versant du postmodernisme, c'est-à-dire le mouvement de pensée lui-même et non plus la démarche d'identification des spécificités d'une époque dite postmoderne. Comme je le mentionnais en introduction du premier article (Chivallon, 1999), cette lecture critique des écrits « britanniques » post-modernes couvre la période allant jusqu'en 1995. Un rapide bilan de l'actualité géographique immédiate des trois années subséquentes permettra cependant de faire le point, en conclusion de cet article, sur le mouvement postmoderne et sur la place qu'il a conquise au sein de la géographie britannique.

Il paraît assez difficile de parler d'un courant de pensée associé au postmodernisme. La diversité des approches et des sources d'inspiration théoriques rend délicat un travail d'assemblage au sein d'un seul et unique ensemble. Faire référence à une pensée postmoderne servirait plutôt à désigner ce qui semble être un dénominateur commun à l'ensemble des mouvances qui animent les sciences sociales britanniques, à savoir une méfiance pour tout ce qui s'apparente à la formulation d'une métathéorie et le désir d'échapper à des cadres théoriques inspirés d'une pensée catégorisante et oublieux de la diversité sociale.

Il est évident que ma démarche, qui est de tenter de donner des clés d'entrée dans le mouvement postmoderne, se voit condamnée à apporter une vision que l'on pourra trouver trompeuse. La clarification que je propose dans cette étude repose en effet sur la mobilisation des ressources d'une démarche plutôt classique qui cherche à établir des filiations, à repérer des logiques ou des tendances, à identifier des champs de cohérence. Elle entre inévitablement en contradiction avec cette dynamique de la fluidité et de l'insaisissable qui pourrait caractériser les pensées postmodernes. Consciente des altérations qui peuvent en découler, d'autant que je ne franchirai pas le seuil qui me sépare de la laborieuse abstraction philosophique qui caractérise bon nombre d'écrits, je tiens néanmoins pour possible une telle démarche de repérage, de cadrage et d'objectivation.

LES SOURCES THÉORIQUES : ENTRE LE RETOUR ET LA FIN DU « SUJET »

On peut distinguer deux sources d'inspiration majeures au sein de cette vaste littérature motivée par la recherche de nouveaux paradigmes ou de nouvelles voies : d'une part celle qui s'appuie sur la « restauration » du sujet au sein des sciences sociales et, d'autre part, celle qui s'essaye à entreprendre la déconstruction des schèmes de la pensée moderne et pour laquelle le sujet ne pourrait être qu'une construction issue de ces mêmes schèmes. Ces deux mouvances, malgré l'incompatibilité apparente de leurs termes, peuvent se chevaucher. Elles ont en commun, je le disais, le doute qu'elles nourrissent à l'encontre des pratiques de recherche orthodoxes, celles qui sont issues de l'application de modèles théoriques rigides ignorants de la diversité de la vie sociale étouffée sous le rouleau compresseur des grands déterminismes sociologiques. La définition de Bauman, sociologue de la postmodernité, fait de ce doute généralisé la caractéristique principale des pensées postmodernes :

la postmodernité est la modernité négociant avec sa propre impossibilité, un auto-monitoring de la modernité qui consiste à se débarrasser consciemment de ce qui avait été fait inconsciemment (Bauman, Z., 1991, cité par Smart, B., 1994, p. 101)¹.

Les écrits du philosophe français Lyotard (1979) fournissent un appui largement utilisé pour la critique de la pensée moderne. Je précise ici que dans la conception de Lyotard, les méta-narrations de l'époque moderne légitiment l'idéologie du progrès scientifique, le savoir étant constitué sur la base des règles du jeu langagier. La condition postmoderne est ainsi marquée par une crise des sciences, par l'incrédulité face à de telles légitimations universalistes en mal de pouvoir continuer à fonder l'idée de progrès sur les ruines d'Auschwitz (voir les lectures de Lyotard faites par Fraser et Nicholson, 1988, et Lash, 1992). Sur le registre de la mise en doute de la légitimité du savoir, ce sont sans aucun doute les écrits de Foucault qui exercent la plus grande influence, mais cette influence ne se cantonne pas à l'examen critique de la sphère de production du savoir. Elle donne également une orientation générale à cette sorte de quête d'une « pensée meilleure ». Pour cette raison, j'examinerai plus loin les apports de la pensée de Foucault.

LE RETOUR DU SUJET...

Les schémas de la sociologie classique n'ont guère accordé d'importance au « sujet ». Ce constat est abondamment commenté en France au travers, entre autres, des écrits de Touraine (1984) qui situe son « retour de l'acteur » dans ce mouvement de renouvellement de la pensée sociale qui rompt avec une représentation de la société comme pur système d'ordre et de domination. Mais si Touraine entend réhabiliter l'acteur social comme producteur de ses propres orientations sociales et culturelles, il s'inscrit toujours dans le cadre d'une démarche objectivante prête à théoriser sur une sociologie de l'action. Car le retour du sujet tel qu'il s'entend dans la recherche anglo-saxonne tiendrait à la fois de la redécouverte du multiple à l'œuvre sous ou contre les grands déterminismes, mais aussi de la prise en compte de la présence du chercheur et de sa « subjectivité ».

Cette tendance doit beaucoup au courant de l'anthropologie interprétative, représenté par Geertz, et à la conception qu'elle développe de la culture et des pratiques sociales comme des ensembles analogues à un « texte » que l'ethnologue lit et réécrit (Geertz, 1986 : 42-43). Les cultures elles-mêmes sont conçues comme des textes étant lus par ceux qui pratiquent cette culture. Les procédés de lecture et d'écriture des « textes » culturels concernent donc à la fois l'ethnologue et celui qui vit la culture au quotidien². Sur la base de cette « rencontre des sujets », l'anthropologue ne passe donc plus sous silence les modalités de l'observation ethnographique. Cette conception s'est élargie à l'idée « d'intertextualité » pour signifier les interférences entre les différents « lecteurs », mais aussi la multiplicité des lectures possibles. De ce point de vue, la notion d'intertextualité n'est pas sans entretenir des liens avec le courant déconstructionniste pour les mises en doute que celui-ci appelle sur le partage de significations communes.

On trouve les prolongements d'une telle approche en géographie, dans les études de *landscapes* (paysages) qui ont élargi les notions de « texte » et « d'intertextualité » à la production des paysages. Ces derniers sont conçus à la fois comme la

transformation d'une idéologie sociale et politique dans une forme physique, une « naturalisation » des systèmes de valeurs, mais aussi comme pouvant faire l'objet de la part des acteurs qui les pratiquent de procédés « dénaturalisants », c'est-à-dire de re-formulations (re-lectures) sur un mode physique (interventions dans le paysage) ou mental (reinterprétation du paysage). Le texte de Duncan et Duncan (1988) est sur ce point assez exemplaire, bien que dans cette version de l'intertextualité, les procédés de « lecture » propres aux auteurs ne soient pas pris en compte³.

L'approche intertextuelle, nourrie du doute sur le rationalisme, finit par ne plus se présenter comme un outil qui pourrait servir à l'objectivation de la subjectivité de l'auteur pour rendre son observation plus adéquate à la réalité qu'il étudie⁴. À terme, au contraire, elle débouche sur l'impossible quête de cette objectivation pour rendre compte de la multiplicité des lectures de la vie sociale irréductibles à une seule interprétation. La démarche historique, par exemple, est-elle possible quand les tentatives de reconstitution d'un passé apparaissent singulièrement liées à la présence de l'historien et de son imaginaire? L'histoire que l'on pense être « réalité » n'est-elle pas plus simplement pure fiction, le résultat d'une lecture effectuée à travers le filtre d'une sensibilité particulière? Les musées, par exemple, ne nous conviennent-ils pas à assister à la mise en scène d'un récit sur l'histoire, version imaginée parmi tant d'autres et entreprise puissante de manipulation par les représentations qu'elle véhicule, dominées par la sphère du masculin passant sous silence la multiplicité des histoires féminines?⁵ L'histoire, la « vraie », pourrait donc procéder d'une collection ou d'un empilement inépuisable de ces versions plurielles sur l'histoire. C'est ce que nous dit le géographe Bishop :

Historiciser est donc une forme de travail par l'image, une espèce de fabrication de fantaisie, une manière de spatialiser : « Ni l'instant présent, ni jadis, mais à mi-chemin entre les deux » (Hillmann, 1983 : 44). Le postmodernisme marque moins la fin de l'histoire en tant que réalité concrète (Baudrillard, 1986). Il marque en fait le commencement de l'histoire (le passé, la mémoire) comme une réalité *métaphorique*. En identifiant la *pluralité* possible des histoires, l'HISTOIRE peut devenir délibérée. Comme tous les anciens mots chargés de pouvoir — progrès, Devoir, Héritage, Dieu — « l'Histoire » devient maintenant une vérité par *l'image et l'imaginaire* (Bishop, 1992 : 17).

La réintroduction dans la recherche du « sujet » chercheur passe ainsi par la réhabilitation de ce que le « logos » avait rendu tabou : l'imaginaire et l'irrationnel de l'observateur. Ici, et particulièrement en géographie, c'est à la métaphore (spatiale) que l'on s'en remet le plus souvent pour témoigner de la présence de l'imaginaire dans les « textes », principe qui vaut d'ailleurs aussi pour les thèmes privilégiés auprès du sujet non chercheur. Cet intérêt pour la métaphore ne doit pas se comprendre comme la réhabilitation de l'émotion et de l'irrationnel contre une vérité scientifique « *nonmetaphorical* », mais comme la reconnaissance du fait que la métaphore et l'imaginaire n'ont jamais été absents de la vérité, de la science, de la géographie (Doel et Matless, 1992, voir aussi Barnes et Curry, 1992 concernant l'usage de la métaphore en géographie économique). Du même coup, les rapprochements entre des sphères jusque-là tenues pour hermétiques sont possibles ou révélés, la science se mêlant en définitive à l'imaginaire ou à l'esthétique :

Les vérités traditionnelles — l'objectivité, le naturel, la moralité, l'histoire — semblent s'évanouir pour ne devenir qu'une seule image ou un seul domaine de l'imaginaire, de la fiction. Pas étonnant alors, comme l'a signalé Daniels (1989), que l'on ait pu prétendre « qu'il n'est plus possible de maintenir une distinction catégorique entre le réel et l'imaginaire » (Bishop, 1992 : 7).

Sur un autre versant, se pose le problème de pouvoir entreprendre véritablement la traduction des lectures que les autres ont de leur propre culture (ce qui pose en des termes nouveaux la question épistémologique à la base de l'anthropologie : peut-on comprendre les concepts des autres avec nos propres concepts?). En version postmoderne, cette question peut s'alimenter aux conceptions développées par Derrida sur la traduction des textes, conceptions selon lesquelles la venue à l'*original* d'un texte n'est possible qu'après un nombre infini de traductions (Bennington et Derrida, 1991 : 158).

Ce doute sur la possibilité de pouvoir pénétrer le monde de l'Autre est relayé par la prise de parole de ceux qui, jusqu'à présent, étaient tenus pour absents du paysage académique : *The other voices*, la voix des autres, c'est-à-dire celle des groupes marginalisés comprenant principalement, bien sûr, les femmes, mais aussi les groupes de couleur. On pourrait également ajouter les homosexuels comme nouveaux acteurs du monde académique anglo-saxon, bien que leurs « voix » n'aient encore rien de comparable à celles des femmes. Certains parlent cependant de « *feminist, lesbian and gay theories* » (Sparke, 1994). Hors du monde académique, les groupes marginalisés tels que les énumère Bishop (1992 : 5-6) sont : les femmes, les non-blancs, les homosexuels, les malades mentaux, les enfants. Bref tout le monde, sauf les hommes blancs (à moins qu'ils ne soient homosexuels ou malades mentaux). Car de toute évidence la « voix » de l'homme blanc pour une bonne partie du monde académique anglo-saxon, et sous l'impulsion du mouvement intellectuel féministe, reste associée à la domination et au pouvoir. Par prolongement, le savoir généré sur la base de cette domination masculine est forcément suspect parce que destiné, à travers le discours masculin qu'il donne de la vie sociale, à reproduire les schèmes de la domination des femmes et des *other voices*. On touche là un des points les plus importants de la vie académique anglo-saxonne et, si l'on n'a pas cette clé d'entrée, il semble difficile de comprendre les débats actuels et leurs enjeux, y compris bien sûr dans la discipline géographique où les *feminist geographies*, associées aux noms de McDowell, Massey, Bondi, etc., sont incontournables.

Par comparaison au contexte français, on ne manquera pas d'être surpris par cette incursion d'un discours que l'on serait volontiers tenté d'associer au militantisme plutôt qu'à des tentatives de théorisation (processus identique sans doute à celui qui a frappé la théorie marxiste, bien que le féminisme rencontre certainement plus de difficultés à faire reconnaître l'ensemble des propositions théoriques dont il est porteur). Il est vrai, si l'on en croit Mathieu (1991), l'une des rares anthropologues françaises à travailler dans ce champ de recherche, que la référence idéologique contenue dans l'expression *feminist studies* n'est pas abusive (ni péjorative) tant le mouvement repose sur la volonté des femmes de développer une analyse critique de leur position dans le monde social. Le féminisme anglo-saxon est en effet fort différent de celui de la France où il est resté l'apanage des

héritières des mouvements de femmes des années 1960, figures d'ailleurs égyptiques côté britannique⁶. Les générations ayant succédé à ces femmes ont montré (pour quelles raisons?) un intérêt fort limité pour les processus de construction sociale de la différenciation sexuelle et de l'oppression à la base de l'édification des identités féminines. Côté britannique, à l'opposé, l'ampleur de l'engagement des femmes dans le monde académique a de quoi surprendre. De la tenue de colloques essentiellement féminins à la publication de revues spécialisées, les femmes se regroupent et, malgré des dissensions théoriques parfois importantes, se trouvent à l'œuvre dans un projet minimal commun qui est de reconstituer un savoir sur les femmes et par les femmes : révéler l'androcentrisme de la pensée scientifique et rendre aux femmes la visibilité sociale qu'elles perdent au travers de ce traitement masculin de la réalité sociale (Mathieu, 1991). Sans entamer un historique des études féministes (voir un aperçu dans Fraser et Nicholson, 1988; Bondi et Domosh, 1992; McDowell, 1988; Mathieu, 1991), on peut penser que les influences postmodernes ont donné encore plus de force aux entreprises féminines centrées sur les processus d'oppression des femmes. Schématiquement, on pourrait parler du passage d'une conception corrigeant les biais masculins ou l'androcentrisme pour restituer une visibilité féminine, mais sans pour autant remettre en cause la validité des grilles de certains savoirs masculins, à une conception dénonçant le « phallogentrisme »⁷ et encline à rejeter la validité de ces mêmes savoirs. D'un côté, les mouvances postmodernes invitent à redécouvrir la diversité des expériences féminines étouffées par l'adoption de modèles réducteurs, y compris dans les discours féministes usant de ces modèles, le féminisme marxiste par exemple (Fraser et Nicholson, 1988). De l'autre, elles conduisent à tenir le savoir moderne comme constitué sur la base de catégories dont le schème organisateur serait celui de la dualité entre le féminin et le masculin (Bondi et Domosh, 1992; voir aussi l'ouvrage de Barrett et Phillips, 1992, sur les débats féministes actuels). L'action des femmes au sein du monde académique anglo-saxon pourrait dès lors s'apparenter à une tentative de « révolution symbolique »⁸ dont il n'est pas le lieu de traiter ici, mais qui néanmoins pose des questions sérieuses pour qui serait amené à douter de la validité d'une pensée rationnelle et de sa capacité à pouvoir s'autonomiser du champ des constructions sociales. Et face aux versions récentes du féminisme anglo-saxon, certaines positions « modernes » ne peuvent se conforter que sur la base d'une démonstration de la proposition que j'emprunte à Bourdieu et Wacquant (1992 : 38-39) : « la raison est un produit historique, mais un produit historique hautement paradoxal en ce qu'il peut dans certaines limites et sous certaines conditions échapper à l'histoire... ». On sait que dans cette perspective, Bourdieu en appelle à une « sociologie réflexive », voie qui doit amener les « agents » du champ scientifique à identifier les conditions sociales et historiques de la production des savoirs, à reconnaître en eux l'intériorisation ou la subjectivation des structures sociales pour s'assurer « une maîtrise réflexive de leurs catégories de pensée et d'action ».

Concernant la voix des « Autres », les écrits brillants de Spivack (1994) doivent ici être mentionnés pour l'influence qu'ils exercent dans le sillage du courant « post- colonialiste ». Ils interpellent en effet la communauté scientifique sur la domination des « voix subalternes », celles des anciens empires coloniaux (en particulier celles des femmes en Inde), et sur ce qui apparaît comme une entreprise impossible, à savoir celle de prétendre à traduire la parole de « l'Autre » sans que

les discours énoncés n'aient à passer par le filtre déformant de l'interprétation et sans que cette volonté de parler de / pour l'Autre ne relève d'une relation de pouvoir. Les écrits, aussi fameux, de bell hooks (sans majuscules) ont réitéré cette domination intellectuelle toujours prégnante y compris dans les tentatives postmodernisantes :

« L'Autre » est toujours pris pour un objet, approprié, interprété, pris en charge par ceux qui ont le pouvoir, par ceux qui dominent (hooks, 1990 : 125).

Le contenu de ce débat n'est-il pas en curieux décalage avec les préoccupations de l'ethnologie française qui doit faire la démonstration de la validité d'une ethnologie du « proche » (du même) face à une ethnologie du « lointain » (du différent), cette dernière étant la branche dominante de la discipline en France (voir sur ce point Augé, 1994, chapitre 3)?

Autant que des questions de validité, les termes du débat sur la légitimité de l'étude de l'Autre soulèvent des questions morales et politiques que tout ethnologue ou géographe a le devoir de se poser. Et si la continuité d'une telle entreprise de recherche est en mesure de trouver les arguments qui la justifient sur le plan éthique et épistémologique, ce n'est pas sur la base de certitudes inébranlables. Ce débat, fondamental pour nos disciplines, est bien présent dans l'espace anglo-saxon. Il constitue l'un des aspects les plus riches des questionnements du moment, révélant, de la part de nombreux chercheurs, un engagement politique très fort attaché aux valeurs du pluralisme et du multiculturalisme. Mais ce débat pourrait bien ne pas faire avancer la réflexion théorique, s'il se cantonne à formuler un éloge de la différence. Et pour que soit interrogée la question des modalités d'une connaissance possible de l'Autre (qui passe forcément par des interrogations sur les limites entre l'Autre et le semblable⁹), encore faudrait-il s'accorder sur le projet anthropologique lui-même, carrefour de bien d'autres projets disciplinaires, ce contre quoi pourrait jouer le contexte actuel de doute profond sur la constitution des « savoirs ».

Et cette volonté de réhabilitation de l'expérience de l'Autre pourrait bien être en passe de glisser de façon insidieuse vers la mise en place de nouvelles catégories qui n'ont rien à envier, en termes d'absence de nuance, à celles qui les ont précédées. On voit se profiler dans certains textes (dont celui de Bishop, 1992, est le meilleur exemple) une sorte de tendance à délimiter dans le monde social et de façon parfois hautement simpliste deux ensembles distribués selon un axe dominants / dominés où, d'un côté, il y aurait les hommes blancs et de l'autre, les femmes, hommes non blancs, homosexuels, etc. (voir sur ce point ce qui ressemble à une tentative de riposte de la part de Harvey, 1993 : 57-58). Du même coup, cette approche, qui voudrait mettre à jour la complexité de la vie sociale par l'expérience des « *Other voices* », la vide de ses contradictions, de ses ordres et de ses désordres, pour la réduire à un axe où d'un côté tout serait riche, créatif et imaginatif et, de l'autre, répressif et dominateur. Un tel raisonnement s'élabore sur la base d'une conception qui fait de l'altérité et de la différence le résultat de seuls processus hégémoniques (voir par exemple Soja et Hooper, 1993 : 184-185). Cette approche oublie tout le travail de construction des identités / altérités et des processus de différenciation qui procède de la plus élémentaire relation sociale. En même temps, elle tend à nier aux « groupes marginalisés » une quelconque expérience (oppressive, permissive ou neutralisante) du pouvoir. Ce discours réducteur, qu'il soit ou non

dissimulé derrière la tenue de propos brillants ou même fort intéressants (Soja et Hooper, 1993) me semble bien actuellement s'exprimer et se cantonner à un éloge de la différence idéalisant, situant le pouvoir dans des sphères exclusives alors qu'il est déjà au cœur même de la relation, consubstantiel de toutes les relations. N'est-ce pas Foucault lui-même qui affirmait que « le pouvoir est partout; ce n'est pas qu'il englobe tout, c'est qu'il vient de partout »? N'avertissait-il pas ainsi du caractère vain de chercher le pouvoir « dans l'existence première d'un point central, dans un foyer unique de souveraineté d'où rayonneraient des formes dérivées et descendantes »? (Foucault, 1976 : 121-122).

... OU LA FIN DU SUJET

Les pensées postmodernes déconstructionnistes s'inspirent principalement des écrits du philosophe français post-structuraliste Jacques Derrida, talonnés par ceux de Gilles Deleuze. Je retiens ici les principales lignes de force de ces pensées de manière à savoir de quoi on parle.

Partant des principes de la linguistique saussurienne, l'entreprise de Derrida consiste à déconstruire le couple signifiant/signifié pour montrer son inconsistance, démonstration qui aboutit au constat que « la différence entre signifiant et signifié n'est *rien*. [...] Dans la structure du signe, non seulement le signifiant n'est pas matériel (acoustique ou graphique), mais il n'y a pas de signifiant » (Bennington et Derrida, 1991 : 38). Cette déconstruction du couple « signifiant/signifié » provoque une sorte de réaction en chaîne et atteint d'autres couples d'oppositions comme celui du sensible et de l'intelligible, et en définitive tout l'édifice de la pensée occidentale : « la déconstruction du signe affecte ainsi toutes ces autres pierres d'angle de l'édifice conceptuel de la métaphysique et jusqu'aux valeurs de construction et d'édifice » (Bennington et Derrida, 1991 : 39).

Le travail sur le signe linguistique implique donc la vaste remise en cause de la métaphysique occidentale et de ses constructions conceptuelles basées sur une série d'oppositions qui renferment toujours un rapport d'infériorisation de l'un des termes par rapport à l'autre :

En effet, le travail subversif de la déconstruction vise à détruire les hiérarchies coutumières des concepts fondamentaux, à renverser les rapports de fondation et les relations de domination d'ordre conceptuel, par exemple entre la parole et l'écriture, entre l'intelligence et le sensible, entre nature et culture, entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'esprit et la matière, entre l'homme et la femme. La logique et la rhétorique forment l'un de ces couples conceptuels. Derrida vise tout particulièrement à inverser le primat de la logique sur la rhétorique, canonisé depuis Aristote (Habermas, 1985 : 221).

Qu'advient-il alors après ce travail de déconstruction? Le philosophe, une fois dépassées ces oppositions, peut redécouvrir la « différance », remonter jusqu'à une sorte de fluidité originelle de la pensée non brimée par la métaphysique occidentale, fond mouvant, ni sensible ni intelligible (Kunzmann *et al.*, 1993 : 237). La philosophie débarrassée de la contrainte du logos déconstruit, expérimente alors l'*en-deçà* des limites entre esthétique, rhétorique et logique.

La pensée de Derrida, résumée à ces quelques notes, peut ainsi sembler porteuse d'un message en osmose parfaite avec une époque décrite comme postmoderne : fluidité, dilution des limites, mouvement... à tel point qu'il est bien légitime de se demander à un moment ou à un autre si c'est la pensée qui crée l'époque ou l'inverse. Quoi qu'il en soit, c'est le potentiel des écrits de Derrida à avoir emprise sur les mécanismes de la dualité qui est retenu et abondamment utilisé dans les textes de sciences humaines outre-Manche. Dans cette perspective, la pensée du philosophe sert à la fois à débusquer la force de domination qui découle de l'usage des constructions duelles (ce qui à mon avis n'est pas très nouveau quand on pense aux notions « d'efficacité symbolique » ou de « violence symbolique ») mais aussi à considérer la pensée catégorisante comme un filtre déformant qui cache la fluidité de la réalité. Car la déconstruction invite bel et bien à se débarrasser de cette illusion de la dualité pour découvrir ce qui n'est même plus une « vérité », et qui n'a ni début ni fin, ni dedans ni dehors, ni masculin ni féminin... et bien sûr ni sujet ni objet, puisque le même et l'autre n'existent plus et se diluent l'un dans l'autre.

Les écrits de Gilles Deleuze, appartenant eux aussi au cru français post-structuraliste, prennent le relais de cette conception tout en s'en séparant et en la propulsant de manière plus résolue sur le terrain traditionnel des sciences humaines. Car le projet de Deleuze (et de Guattari) est bien de mettre à mal les conceptions anthropologiques déformantes du réel, à partir de repères (théoriques ou puisés dans l'expérience sociale) qui nous sont en définitive familiers mais qui basculent dans un « autre monde », étrange s'il en est, dès que les auteurs y ont appliqué ce qu'ils appellent « une formule magique » et qui rend au réel sa multiplicité « moniste » (pour entrevoir cet « autre monde » : lire simplement le chapitre « devenir-intense, devenir-animal, devenir-imperceptible », Deleuze et Guattari, 1980 : 284). Cette formule est somme toute assez simple : il s'agit là encore de se débarrasser de la logique duale et de lui substituer une « méthode de type rhizome », métaphore désormais associée au nom de Deleuze. Cette pensée « rhizome » est celle qui prend appui sur le principe de la connexité, sans rupture et sans dissociation. Elle connecte les multiples sans les diviser. Elle ne fige pas les choses, elle les voit se mouvoir et se métamorphoser. Elle ne hiérarchise pas les choses, elle met en place un système acentré, « non hiérarchique, et non signifiant, sans Général, sans mémoire organisatrice ou automate central, uniquement définie par une circulation d'états » (Deleuze et Guattari, 1980 : 32). La formule appliquée, on découvre un réel où rien n'est défini ou figé, seulement des moments, des devenirs, des strates, des lignes, des segments, des intensités, des molaires et des flux de désirs, le tout ponctué d'événements, de phénomènes et de références qui nous parlent encore. Par commodité, on retiendra que l'univers de Deleuze est :

un réel conçu comme champ anonyme, dépourvu de sujets ou d'individualités personnelles : l'identité du sujet doit être brisée. Au delà de toute référence à un je personnel, apparaît ainsi un univers indéfini, sans identité du moi, sans sujet. L'existence est impersonnelle [...] un champ de désirs impersonnels étreignant la vie (Kunzmann *et al.*, 1993 : 237).

Que ce soit au travers des conceptions de Derrida et de Deleuze, on voit donc que le « sujet », résultat d'une construction duale, disparaît.

Mais que deviennent ces conceptions une fois appliquées au champ de la géographie? Les textes d'Olsson (1987, 1993) passent pour être les plus versés dans la déconstruction (voir Johnston *et al.*, 1994). Je citerai également ceux de Reichert (1987, 1992)¹⁰. J'ai rapporté en annexe 1 la première page d'un texte de chacun de ces deux auteurs : le lecteur pourra ainsi se faire une idée. Il n'est cependant pas superflu de préciser que, dans ce type d'entreprise, le jeu rhétorique et esthétique bat son plein. Sur ce point, la question de la possibilité d'un débat critique peut se poser dès lors que le projet de la déconstruction est précisément de s'inscrire hors des limites du monde académique tel que nous le pratiquons, là où le jeu entre esthétique, imaginaire, rhétorique et... théorie (car la prétention théorique est toujours présente) est possible. Les lectures postmodernes (pas nécessairement d'ailleurs celles de Olsson ou Reichert) peuvent ainsi donner l'impression de la création d'un espace inattaquable par le jugement critique puisque ce sont les fondements mêmes des mécanismes de la pensée qui y sont prétendument déconstruits.

Dans d'autres écrits, le jeu de la déconstruction se fait simplement « par procuration », c'est-à-dire que les auteurs ne font que présenter ou commenter les philosophies post-structuralistes. Chaque ouvrage ou article sur l'époque postmoderne comporte en principe de longs développements sur le courant post-structuraliste : aucun des auteurs cités à propos de l'analyse d'une « époque postmoderne » n'y fait exception (voir Chivallon, 1999), sauf peut-être Soja qui se limite à la pensée de Foucault. Le géographe ou le sociologue se livre ainsi sans complexe à des exercices d'abstraction au cours desquels il n'hésite pas à introduire le discours philosophique dans une sphère bien plus ordinaire que celle qu'il occupe en France. Si cette façon de faire a du positif (la désacralisation des savoirs philosophiques ou la transgression des hiérarchies du savoir si présentes dans le paysage académique français), elle a aussi de quoi irriter, car on ne sait guère le but du jeu, aucune ouverture empirique ne succédant le plus souvent à ce flot d'abstractions. Irritation identique à celle de Nicolas Herpin après sa lecture des postmodernes : « inlassablement ces auteurs redéfinissent modernité et postmodernité et avec préciosité opèrent des distinctions entre postmodernité et postmodernisme (...). Les premiers travaux commentaient les grands textes de l'école de Francfort et ceux de l'avant-garde philosophique française. Mais depuis le milieu des années quatre-vingt, s'empilent les uns sur les autres les commentaires de commentaires » (Herpin, 1993 : 9).

L'entreprise de déconstruction peut aussi n'être que d'apparence et reposer sur un jeu de langage auquel mêmes les écrits de Soja (1989), pourtant « modérés » et toujours reliés aux grilles d'une analyse classique, n'échappent pas. Soja ne nous convie-t-il pas à regretter que son écriture procède d'un ordre temporel et successif, alors qu'il la voudrait horizontale et simultanée, ou bien à lire l'introduction aux chapitres 5 et 6 et la conclusion en introduction ! Les écrits postmodernes pourront aussi être jalonnés de précisions nous avertissant que s'il est fait usage de la dualité, du jeu de l'opposition ou encore d'une quelconque forme de classement, c'est seulement par commodité, pour mieux faire disparaître la pensée duale comme le disent eux-mêmes Deleuze et Guattari (1980 : 31). Mais le plus troublant reste sans doute l'illusion que créent les références et le style alors que le propos se révèle à l'examen bien proche de théories « modernes », structuralistes en particulier. Tel est

le cas de Reichert (1992) qui, voulant déconstruire les limites spatiales qui servent de ressources métaphoriques à la pensée, se rend compte non seulement qu'il lui est impossible lui-même de ne pas en user, mais aussi que « penser » ne semble pas pouvoir se passer de l'usage de la limite et du discontinu. Dans ce cas, rien n'est vraiment déconstruit de ce qui a trait à la linguistique et à une anthropologie de l'espace d'inspiration structuraliste. Je serais aussi tentée de parler ici du texte de la géographe Doreen Massey (1993), bien qu'il me semble requérir une toute autre attention qu'une lecture critique des inextricables difficultés de la déconstruction. Dans ce texte, Massey cherche à montrer que la conception de l'espace chez certains auteurs relève d'une construction duale identique à celles d'autres couples d'opposition, en particulier le masculin/féminin avec un rapport de domination de l'espace au temps, le premier étant assimilé à un état fixe et statique (négatif), le second à un état dynamique (positif) :

L'argument est de dire que la caractérisation dichotomique de l'espace et du temps, de même que tout un éventail d'autres dualismes qui ont déjà été mentionnés brièvement, accompagnés de leurs interrelations connotatives, peut à la fois être le reflet et faire partie de la constitution — entre autres — de la masculinité et de la féminité de la société sexiste dans laquelle nous vivons (Massey, 1993 : 150).

Ce ne sont pas tant les conclusions de Massey que je retiendrai ici que la méthode utilisée, qui est celle de la méthode structurale et qui repère des homologies de structure dans les dualismes qu'elle examine. Ce travail évoque étrangement les travaux de Lévi-Strauss¹¹. Et quand Doreen Massey affirme avec force que l'espace et le temps sont bien sûr différents tout en étant interdépendants, mais que la conceptualisation de l'un par rapport à l'autre ne doit pas être la dévalorisation de l'un par rapport à l'autre¹², elle confirme bien l'exercice d'intelligibilité qui procède par différenciation et par jeu de relations, puis qui peut se transformer en instrument de domination. Ce qui voudrait être déconstruit dans ce cas, ce n'est peut-être plus la pensée (symbolique ou logique, peu importe) qui procède par différenciation dans le réel (pourrait-il en être autrement?), mais seulement les mécanismes par lesquels ces différenciations peuvent donner emprise à l'exercice d'une domination symbolique. Si un tel projet était clarifié, il pourrait n'être plus très éloigné de travaux rattachés à des domaines de la recherche anthropologique qui, sans être déconstructionnistes, n'en abordent pas moins de telles problématiques¹³. Le texte de Massey, très riche de ce point de vue, doit pouvoir permettre une telle clarification.

La déconstruction dans sa version la plus « radicale » (celle d'Olsson) n'est pas sans soulever une critique vive dont il faut connaître l'influence pour mieux comprendre les travaux qui retiennent de la déconstruction ce qu'elle a à offrir sans remettre en cause des paradigmes plus anciens. « L'élitisme », « le nihilisme », « la mort du sujet » sont sans doute les maîtres mots qui appellent à la plus grande vigilance vis-à-vis d'une entreprise qui pourrait en définitive conduire à passer sous silence l'efficacité des processus de domination pour découvrir des identités impersonnelles, libres et mouvantes¹⁴. Car le projet de « déconstruction » dépasse de loin le constat de la domination exercée à travers la pensée duale. Il postule que le réel est bien différent de celui que cette même pensée est pourtant censée générer. Il est à peu près clair que ces pensées nous invitent à découvrir un monde où, en définitive, le travail de la domination symbolique à travers la différenciation sociale

(et sexuelle) aurait eu bien peu d'emprise, puisque tout se présenterait comme fluide et mouvant ou en devenir.

Contre toute attente, les critiques les plus vives sont venues de la part des féministes qui, explorant les méandres de la déconstruction, en ont rejeté le nouvel essentialisme dont il pouvait être porteur : si le Même devient l'Autre, alors plus d'hommes ni de femmes et fin de « l'Autre »... Aussi surprenants que puissent apparaître les termes de ce débat, ce dernier en est bien là. Sur ce point, les écrits des géographes féministes Bondi et Domosh (1992) sont très clairs. Du postmodernisme, elles retiennent la capacité à montrer que la légitimation du pouvoir masculin repose sur la construction arbitraire d'une opposition entre le masculin et le féminin, mais elles refusent de suivre le projet déconstructionniste jusqu'à son terme. Critiquant vivement les entreprises « radicales », elles voient par exemple dans le langage obscur des écrits d'Olsson (1987), la reproduction de mécanismes d'exclusion de la sphère du savoir encore réservée aux seuls initiés¹⁵. Mais surtout, elles refusent une sorte d'appropriation par les hommes des expériences féminines desquelles ils se réclament désormais sous couvert d'ambiguïté et de limites imprécises (stratégies se ramenant à la formule « *devenir femme sans avoir un corps de femme* », citée par Domosh et Bondi, 1992). Dans le même sillage, les écrits célèbres de la féministe bell hooks (1990) repris récemment par les géographes (Jackson, 1993, mais surtout Soja et Hooper, 1993) en raison de la puissance des métaphores spatiales sur lesquelles ils s'appuient, confirment cette distanciation d'avec le projet déconstructionniste. S'il s'agit de déconstruire, c'est seulement pour comprendre, mais sans perdre le « sujet » et lui reconnaître, par delà des déterminismes rigides, l'expérience qu'il pratique des espaces marginalisés sur le mode d'une réappropriation volontaire qui devient créatrice de résistances et de différences. C'est cette position qui sert à Soja et Hooper (1993) pour préciser leur projet de *postmodern geography* :

Il s'agit de briser et mettre en désordre le binaire lui-même, de rejeter la structure simple des dualismes fermés à travers une déconstruction (sympathique) et une reconstruction, qui permettent une ouverture, une flexibilité et une multiplicité radicales. La clé d'entrée pour reconnaître et investir de nouvelles géographies alternatives — un « troisième espace » du choix politique — différent, mais pas entièrement détaché des géographies définies par les oppositions binaires originelles entre, et à l'intérieur, de l'objectivisme et du subjectivisme (Soja et Hooper, 1993 : 198).

Alors la déconstruction : beaucoup de bruit pour rien ? À la lecture des remarques qui précèdent, je serai tentée de répondre par la positive. Tout se passe en effet comme si le postmodernisme se mordait la queue et tournait en rond. Ne retrouve-t-on pas en définitive des propositions bien simples (sans être simplistes) qui demandent de ne plus réduire l'expérience sociale à de simples déterminismes, mais à trouver les recompositions sociales, « les ruses contre les socles¹⁶ », les stratégies et les jeux qui utilisent les interstices ou les mailles des édifices sociaux ? Si les mouvances postmodernes sont animées par le souci réel d'une sociologie réflexive (sans doute différente de celle de Bourdieu¹⁷), et dont les articles fort intéressants de Marcus (1992), Katz (1992), Crang (1992) et Keith (1992) fournissent un très bon exemple, on peut cependant regretter que cette préoccupation n'émerge pas de tous les discours. Le postmodernisme se retrouve en fait envahi par des discours qu'il ne peut tenir à distance, ni objectiver, se révélant le centre de luttes

de pouvoir, de procès d'intentions qui minent sans aucun doute la progression théorique. À un moment où la voix marginalisée et dominée est tenue en quelque sorte pour être seule détentrice de vérité, il y a tout intérêt à démontrer et à conserver une position d'où il est censé être légitime de parler. Cette stratégie me semble être à l'œuvre, entre autres, chez certaines femmes. Et si l'on s'en réfère là encore à la pensée de Foucault, il doit bien y avoir aussi dans la constitution des savoirs féminins quelque chose qui est de l'ordre du pouvoir. Il est sans doute possible de réfléchir sur ces aspects sans pour autant nier la réalité de la domination symbolique masculine qui s'exerce y compris dans le champ scientifique. Mais la fascination pour les philosophies post-structuralistes et l'espèce de morale qui en découle (la séparation objet/sujet étant tenue pour illusoire, on ne peut plus « objectiver » les choses) empêche de recentrer le débat et de le mettre à distance pour en comprendre les enjeux. D'un autre côté, la véritable chasse aux dualismes qui est engagée déplace les propos depuis le terrain des processus de domination et d'enfermement dans les catégories à celui des fondements mêmes de la pensée humaine. Sur ce terrain abordé avec des simplifications parfois déconcertantes, les écrits de Lévi-Strauss sur la pensée symbolique restent les grands absents. Et si chacun entend examiner les schèmes de la pensée duale, peut-être faudrait-il alors mettre véritablement en présence les deux thèses qui s'opposent (celle de Lévi-Strauss et celle de la déconstruction), opposition qui pourrait ne pas être fondée que sur de pures considérations théoriques, mais sur le rapport entre les sciences sociales et la philosophie au sein du paysage intellectuel français.

Il reste que la déconstruction peut prendre des tournures dont on voudra bien reconnaître qu'elles assument mieux les positionnements théoriques qu'elles avancent. Il s'agit là encore de travaux qui s'inscrivent dans le champ des études ayant trait aux identités bâties sur le schème masculin/féminin. Mais plutôt que de se situer d'emblée sur le terrain du refus de l'un ou l'autre des principes qui, d'un côté, choisirait le paradigme de la différence du sujet et, de l'autre, celui de sa dissolution dans des « multiples mouvants », ils explorent plutôt un « entre-deux », celui où le sujet lui-même crée des espaces où il échappe à la domination des constructions sociales et déconstruit en définitive l'appartenance sociale arbitraire qui lui a été assignée. Sur ce plan, l'expérience homosexuelle, féminine ou masculine, est une ressource toute disposée à démontrer la puissance de certaines transgressions et le travail accompli pour contrecarrer les effets de la domination symbolique sur les identités sexuelles (voir par exemple Martin : 1992). Dans le champ géographique, on pourrait situer ici les travaux de Skelton (1994) qui explorent le lien entre musique et homosexualité à la Jamaïque pour dégager des espaces de déstabilisation et de résistance. Je signale d'ailleurs le caractère tout à fait emblématique de l'expérience homosexuelle dans la littérature postmoderne en général, expérience sans doute en voie d'être « fétichisée ». C'est en tout cas ce que laisse penser la couverture d'un des derniers ouvrages collectifs de géographie signé par les grands noms du moment (Bondi, Harvey, Keith, Massey, Piles, Soja, etc.) et qui est illustrée par une photographie d'un couple de lesbiennes (Keith et Pile, 1993). Les écritures féminines constituent un autre domaine prêt à parler de ces entreprises de déconstruction. Les écrits des femmes, en particulier ceux des féministes françaises (Cixous, Irigaray) sont interprétés comme le témoignage d'un défi lancé à l'encontre des constructions sur la féminité et sur le corps féminin, tout comme ils semblent révéler vaine et inutile la quête d'une théorie du masculin/

féminin : ils montrent ainsi l'élaboration d'un « quelque chose » parmi d'autres, impossible à généraliser à l'ensemble des femmes, impossible à réduire au travail du dualisme entre féminin et masculin (Gatens, 1992). Les recherches plus géographiques en ce domaine de P. Shurmer-Smith (1994) s'appuient aussi sur ces mêmes écritures féminines pour y chercher comment la métaphore spatiale sert à accomplir ce travail de déconstruction :

Elle (Hélène Cixous) utilise sa vision disloquée de l'espace pour inventer par l'écriture une représentation de la femme au-delà de la structure sociale et ainsi au-delà de la Loi, une Femme qui lutte à travers les restrictions, enfermements, de sa propre personne, pour parvenir à une abstraction de la liberté (Shurmer-Smith, 1994 : 354).

Je citerai encore, pour la géographie, les travaux de thèse de Cathy Bennett¹⁸ qui cherchent, à partir d'une étude de terrain anthropologique auprès de femmes dans le monde rural, à découvrir les *between spaces*, c'est-à-dire ces espaces incertains où la logique des dualismes peut être rompue. Sans nier la force de la domination symbolique et des structures qu'elle fait naître, Bennet postule, sur la base des travaux de Deleuze et de Cixous, l'existence d'un espace subliminal sans limite, où les oppositions et la logique binaire n'ont plus d'emprise, un espace d'où l'oppression est conjurée.

Dans ces dernières versions de la déconstruction, ce sont donc les enclaves où les déterminations sociales ne semblent plus avoir aucune emprise qui sont recherchées, enclaves plus ou moins données à voir (ou à lire), plus ou moins enfouies et secrètes et dont on peut penser qu'elles concernent une liberté irréductible dont chacun se verrait doté pour accomplir quelque part, dans les lieux de l'imaginaire et de l'impensé, ce travail de déstabilisation profonde des significances imposées à notre vie. Sans même réfuter l'existence de ces enclaves, la seule question que je soulèverai est de savoir si la « capacité à déconstruire », à avoir accès à une sorte de transcendance, n'est pas encore liée à des conditions sociales de possibilité et plus encore peut-être à la chaîne des significations sur le substrat desquelles ces déconstructions s'opèrent. Sinon comment localiser cet espace de liberté et savoir même qu'il existe ou plus simplement donner sens à ce qu'il est et le ressentir comme ce qu'il est?

L'INFLUENCE DE LA PENSÉE DE FOUCAULT

La pensée de Michel Foucault est sans doute celle qui fédère la diversité des entreprises postmodernes. À partir de l'œuvre du philosophe, deux principales perspectives se révèlent récurrentes, du moins dans le champ de la géographie. Il s'agit de celle relative au couple « savoir et pouvoir » et celle sur l'espace, bien que cette dernière perspective soit moins systématisée à travers les travaux de Foucault. Une troisième orientation mériterait d'être dégagée, à savoir celle qui découle de l'utilisation des textes sur « la discipline du corps » et dont on trouve des prolongements intéressants dans la géographie « de la sexualité » (cette dénomination est sûrement impropre). Dans ce domaine, l'attention se porte sur les fonctions disciplinaires dont les lieux sont investis, imposant au corps des postures et un travail profond de conformation aux normes des identités sexuelles. Complétées par une approche plus psychanalytique et englobant la conception

sur le savoir-pouvoir, d'autres entreprises géographiques examinent une *topologie* des positions masculines et féminines et associent la distanciation et l'extériorité qui caractérisent « la posture masculine » au phallocentrisme et au pouvoir que l'homme s'arroge sur la base d'une domination symbolique construite sur le schème du féminin et du masculin¹⁹. Je sélectionne ici les deux premières perspectives tout en limitant là encore ma démarche à une introduction aux textes qui utilisent la pensée de Foucault.

Bien qu'appartenant aux philosophies post-structuralistes, l'œuvre de Foucault s'en détache sûrement par les méthodes et les champs explorés qui la situent à la charnière de plusieurs disciplines, comme à l'intersection de plusieurs courants théoriques, certains commentateurs la trouvant disposée à attester de l'implacable logique des systèmes de domination qui ne laissent plus de place à la liberté d'action du sujet (Touraine, 1984 : 61-62), d'autres n'hésitant pas à la désigner comme une nouvelle mouture du structuralisme (Boudon et Bourricaud, 1990 : 581; voir aussi la discussion critique en conclusion de *L'Archéologie du savoir*, Foucault, 1969 : 259). Quoi qu'il en soit, les travaux de Foucault (du moins pour une part d'entre eux) ne pratiquent pas un langage qui se situerait en amont ou en aval d'une pensée dès lors déconstruite, mais cherchent plutôt à montrer comment les formations discursives et celles de la pensée rationnelle en particulier sont liées à des pratiques de pouvoir qui déterminent la validité, variable selon les époques, de leur contenu :

Voici l'hypothèse que je voudrais avancer [...] : je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité (Foucault, 1971 : 10).

Chaque formation discursive fonctionne ainsi selon des procédures d'exclusion et d'interdiction qui font pression sur les énoncés et en délimitent le contenu acceptable. Le partage entre le vrai et le faux est envisagé comme l'une de ces procédures d'exclusion : système historique, il est modifiable et variable, révélant selon les époques des exigences de vérité différentes. L'*épistémè* moderne qui voit l'avènement de la forme discursive scientifique et rationnelle est caractérisée par l'une de ces exigences de vérité. Elle correspond à l'émergence de la pratique des enfermements et du refoulement des éléments sociaux hétérogènes (fous, criminels, vagabonds) au sein de structures asilaires qui ne tarderont pas à se spécialiser en établissements psychiatriques. Dans ces institutions closes et totales, Foucault « perçoit les édifices voués à la victoire de la raison en tant qu'instance de réglementation » (Habermas, 1985 : 290). Les sciences sociales et leur regard objectivant se structurent sur la base de ce rapport de délimitation entre la folie et la raison qui fait naître des pratiques de surveillance qui légitiment à leur tour la démarche « du voir sans être vu » dont l'architecture du « panoptique »²⁰ pourrait être le symbole (Habermas, 1985 : 290-291). Avec la modernité se constitue également le couple sujet/objet : le sujet pense désormais par référence à un non-moi et tout en s'auto-édifiant de la sorte crée de toute pièce une position censée le placer face au monde. Les sciences humaines tirent leur prétention universelle de cette construction qui fait croire à la validité d'un savoir autogénéré. Mais elles ne peuvent admettre cette volonté d'autoréification et d'autoconnaissance car elle

remettrait en cause tout leur système « d'exigence de vérité » (Habermas, 1985 : 294-314). De ce point de vue, c'est bien le pouvoir qui est identifié comme constitutif des savoirs :

Il faut plutôt admettre que le pouvoir produit du savoir (et pas simplement en le favorisant parce qu'il le sert ou en l'appliquant parce qu'il est utile); que pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre; qu'il n'y pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de pouvoir. Ces rapports de « pouvoir-savoir » ne sont donc pas à analyser à partir d'un sujet de connaissance qui serait libre ou non par rapport au système du pouvoir, mais il faut considérer au contraire que le sujet qui connaît, les objets à connaître et les modalités de connaissance sont autant d'effets de ces implications fondamentales du pouvoir-savoir et de leurs transformations historiques (Foucault, 1975 : 32).

C'est bien cette conceptualisation du couple savoir-pouvoir proposée par Foucault qui est largement mobilisée par les courants postmodernes et qui débouche sur la remise en cause radicale des savoirs produits jusqu'ici. Cette conception jalonne la plupart des écrits. Je retiendrai ici le texte de Doel et Matless (1992) pour les prolongements qu'il en donne proposant et introduisant à une *archéologie* de la géographie. L'entreprise de Hannah (1993) doit aussi être signalée pour exemplaire des discussions théoriques autour de la pensée de Foucault. Les écrits du philosophe sont bien sûr au cœur du doute profond qui plane sur les entreprises théoriques attachées au « projet moderne », le discours scientifique ne pouvant plus désormais être abordé à partir des vérités qu'il est susceptible de contenir, mais à partir de l'identification de « qui parle, quand et depuis où » (Barret et Phillips, 1992 : 7). On comprendra aisément que l'entreprise de Foucault forme aussi l'ancrage théorique principal sur lequel s'appuie la critique des discours masculins dans le monde scientifique. Le texte de Bondi et Domosh (1992), loin d'être exceptionnel dans le genre, s'attache ainsi à déconstruire le savoir géographique constitué sur la base des positions hégémoniques que les hommes n'ont cessé d'occuper :

La masculinité est solidement ancrée dans ce couple du pouvoir-savoir de deux manières. Tout d'abord, dans la mesure où la capacité de générer un tel savoir « véritable » dépend de l'acquisition de la compétence technique appropriée, l'accès à une « vision de Dieu » est le privilège de très peu de gens à qui il échoit une autorité considérable. Selon la division sexuelle du travail en cours, la plupart des fabricants de savoir sont des hommes, bien que des femmes pourvoient aux besoins de bon nombre de ceux-ci. Deuxièmement, des analyses féministes du savoir suggèrent que de telles positions d'autorité sont intrinsèquement masculines (même quand elles sont parfois occupées par des femmes) : l'image qu'a l'homme de lui-même comme sujet autonome, rationnel, d'où dépend l'accès à une position avantageuse extérieure, exige que la femme soit définie comme « l'autre », et comme le dépositaire de tous les traits humains « inappropriés », tels que l'émotion, la passion, l'intuition, et ainsi de suite (Bondi et Domosh, 1992 : 203).

La critique principale adressée à Foucault et la réponse qu'il a pu formuler peut sans doute aider à comprendre la conception qu'il a développée à partir de l'espace. Interpellé sur sa propre position, c'est-à-dire du lieu où il lui devenait possible de dire la raison de la raison ou la vérité de la vérité, Foucault formule ce qui pourrait être un nouveau projet de pensée. Il fait explicitement référence à une

configuration spatiale où les discours quels qu'ils soient seraient saisis horizontalement, dans un domaine immense constitué par l'ensemble des événements discursifs. Faire apparaître cet espace permettrait alors de se « rendre libre pour dégager en lui et hors de lui des jeux de relations » (Foucault, 1969 : 39-41). Ce qui est alors recherché, c'est une position qui puisse en quelque sorte s'extraire de l'histoire d'une formation discursive particulière pour rencontrer une totalité en un même espace :

Mon discours, loin de déterminer le lieu d'où il parle, esquive le sol où il pourrait prendre appui. Il est discours sur les discours, mais il n'entend pas trouver en eux une loi cachée, une origine recouverte qu'il n'aurait plus qu'à libérer; il n'entend pas non plus établir par lui-même et à partir de lui-même la théorie générale dont ils seraient les modèles concrets. Il s'agit de déployer une dispersion qu'on ne peut jamais ramener à un système unique de différences, un éparpillement qui ne se rapporte pas à des axes absolus de référence; il s'agit d'opérer un décentrement qui ne laisse de privilège à aucun centre (Foucault, 1969 : 268).

Cette relation que Foucault entend établir avec l'espace semble bien concerner « un projet de penser autrement »²¹. Celui-ci rejoint la métaphore du rhizome de Deleuze et Guattari (1980)²², comme il s'accorde à l'intuition postmoderne selon laquelle notre époque est en train de générer un autre mode de pensée. Soja (1989 : 10) reprend d'ailleurs les propos de Foucault sur les spécificités que celui-ci accordait à notre époque, époque plus que jamais dominée par l'espace et le simultané, où l'expérience du monde est moins liée à l'histoire qu'à un entrelacs de réseaux²³. Il reste que dans les textes somme toute assez rares que Foucault a consacrés spécifiquement à l'espace, cette conception d'une pensée nouvelle mobilisant la ressource spatiale est à peine formulée. De ce point de vue, l'entretien de Foucault avec les géographes français de la revue *Hérodote* est devenu outre-Manche un des textes fondamentaux. Bien que Foucault y aborde surtout les configurations spatiales sans lesquelles le pouvoir ne pourrait s'exercer, il formule cependant quelques réflexions sur ce changement de perspective qui tendrait à accommoder le regard à une vision horizontale, par opposition à la verticalité de la démarche historicisante :

Métaphoriser les transformations du discours par le biais d'un vocabulaire temporel conduit nécessairement à l'utilisation du modèle de la conscience individuelle, avec sa temporalité propre. Essayer de le déchiffrer au contraire, à travers des métaphores spatiales, stratégiques, permet de saisir précisément les points par lesquels les discours se transforment dans, à travers, et à partir des rapports de pouvoirs [...]. La description spatialisante des faits de discours ouvre sur l'analyse des effets de pouvoir (Foucault, 1976 : 77-79).

Issue de ce même entretien, la formulation claire d'une critique vis-à-vis de la priorité accordée au temps et à l'histoire par rapport à l'espace est abondamment reprise et commentée :

Il y aurait à faire une critique de cette disqualification de l'espace qui a régné depuis de nombreuses générations. Est-ce que ça a commencé avec Bergson ou avant? L'espace, c'est ce qui est mort, figé, non dialectique, immobile. En revanche, le temps, c'était riche, fécond, vivant, dialectique (Foucault, 1976 : 78).

Cette « petite phrase » a eu du côté anglo-saxon un retentissement sans égal, et je ne crois pas exagérer en disant qu'elle est à la base du projet de géographie postmoderne de Soja (1989) et de son appel pour une « réaffirmation de l'espace dans la théorie sociale critique » (« *the reassertion of space in critical social theory* »)²⁴. La charge de dénonciation de dualismes dominateurs qu'elle contient est également une source d'inspiration que l'on retrouve par exemple dans le texte de Massey (1993) lorsqu'elle repère les mêmes principes de construction à l'œuvre dans les couples temps/espace et masculin/féminin. On peut cependant penser disproportionnée la présence de Foucault dans la géographie postmoderne, en rapport avec les rares textes qu'il a laissés sur l'espace. Têtu alors le fil qui relie son œuvre aux géographes postmodernes? Peut-être si le nom du célèbre philosophe ne sert que de couverture. Car il ne faut pas ignorer tous les travaux de Foucault qui font référence à l'espace selon une conception plus « classique » et qui montrent comment l'espace est le vecteur, le moyen incontournable de la mise en œuvre de l'exercice du pouvoir. Les descriptions des dispositifs architecturaux et spatiaux de *Surveiller et punir*, et dont le panoptique (voir note 19) est le meilleur exemple, montrent la puissance des arrangements spatiaux dans la constitution des rapports de pouvoir. Cette démarche *géographique* n'est pas en rupture avec les projets pour lesquels l'espace est constitutif du social, ceux qui font explicitement référence à tout le travail de sémantisation de l'espace, travail puissant de mise en signes et d'encodage symbolique qui participe de la définition même de la vie sociale : de Barthes et sa sémiologie de l'espace à Lévi-Strauss et son célèbre village des Bororos, aux non-lieux de Marc Augé, sans oublier l'espace japonais de Berque et les territoires/pouvoir de Raffestin. Les références les plus explicites de Foucault sur l'espace, entretiennent donc un rapport étroit avec des projets que nous n'avons pas eu jusqu'ici l'habitude de désigner comme postmodernes.

Ce dernier constat n'a pas échappé à Chris Philo (1992) auquel on doit dans le domaine de la géographie les textes les plus respectés sur la pensée de Foucault. Pour le géographe, il s'agit bien d'entreprendre de récupérer les travaux de Foucault sur l'espace de la tournure « géométrique » et moderne qu'ils seraient tentés de prendre. Ce que la géographie doit alors tenir pour fédérateur dans la pensée du philosophe, c'est une conception plus subtile : celle qui n'impose pas d'ordre ni de succession, mais une simultanéité de relations, celle qui rompt avec les hiérarchies coutumières pour découvrir des réseaux, des connections, et la « simple collision des choses »²⁵. Il s'agit donc bien de rejoindre le projet de « penser autrement », atteindre une sorte de zone vierge, non atteinte par les affres de la pensée catégorisante, « une manière de penser qu'on pourrait décrire comme antimoderniste, postmoderniste, ou simplement *autre* et par delà les catégories » (Philo, 1992 : 159).

On comprend mieux alors le projet des géographies postmodernes : elles entendent prendre au sérieux le défi lancé par les philosophies d'avant-garde. Elles veulent explorer ces espaces « sans (sens) dessus-dessous » qui contiennent comme la promesse d'une pensée meilleure censée interrompre la chaîne des dominations symboliques. Mais où sommes-nous alors, si ce n'est dans un espace utopique où seuls déconstruisent quelques intellectuels séparés d'un dehors qui pourrait bien continuer d'être social avant même de pouvoir être déconstruit?

Cette traversée du postmodernisme laissera en suspens, je l'espère, l'ensemble des questions que soulève cette approche d'une « autre géographie ». Car l'exercice auquel je me suis livrée serait voué à l'échec s'il n'en appelait pas à une ouverture ou à une curiosité et s'il devait être utilisé comme un moyen de se débarrasser facilement des écrits postmodernes. S'arrêter aux excès, aux paradoxes et aux contradictions d'un tel mouvement de pensée serait sans doute une erreur. En interrogeant les processus de production de savoir, en plaçant le discours scientifique dans la perspective d'un mode narratif redevable d'une historicité et dépendant de ce fait du champ social et politique, ces nouvelles mouvances intellectuelles engagent leur projet dans une voie où l'exigence épistémologique n'a jamais sans doute atteint ce degré de nécessité ou n'a jamais été placée de manière aussi centrale au cœur de la formation des connaissances. C'est là un des aspects les plus positifs du mouvement postmoderne. Mais si l'on trouve bien, dans le contexte de l'outre-Manche, les motivations et les ingrédients pour pratiquer une sociologie réflexive à la manière de Bourdieu, chacun ne s'accorde pas pour autant à faire de ce retour sur soi le garant de la maîtrise des valeurs sociales qui irriguent la production scientifique (une telle maîtrise est-elle au demeurant possible?). Pour certains au contraire, cette reconnaissance de la constitution du champ scientifique, en tant que champ éminemment social, condamne tout effort d'abstraction et voue la science à n'être qu'un système hégémonique de représentations du monde. Cette sentence rencontre ce qui constitue à mon avis le glissement le plus insidieux des pensées postmodernes, à savoir le discours « minoritiste ». Dans la chasse aux dualismes engagée, s'il y a bien une dualité qui tient le coup, c'est celle du dominant/dominé appliquée de façon pour le moins péremptoire au monde social. La défense de la voix de l'Autre (pouvant d'ailleurs masquer une défense de soi) qui se mêle sans peur de la contradiction à l'affirmation qu'il n'y a plus « ni sujet, ni objet » concourt à mettre en place un langage *academically correct* aux accents terrorisés/terrorisants. Dans ce cas, la pertinence incontestable des questions posées par les mouvances postmodernes sur la construction de l'autre comme objet et les correspondances qu'une telle construction entretient avec le champ social pourrait bien risquer de s'engluer dans une sorte de monolithisme. Mais ce serait compter sans l'entreprise critique qui est à la base de ces mouvances, présente dans bon nombre de textes, et dont on peut espérer qu'elle continue d'animer les débats auxquels nous ne pouvons manquer, quoi qu'il en soit, de confronter nos démarches.

OÙ EN EST LE POSTMODERNISME?

La question finale que l'on peut maintenant se poser est de savoir où en est actuellement le postmodernisme? Quelles tendances se dessinent à partir de l'actualité plus immédiate de la géographie britannique? Peut-on considérer le tournant postmoderne comme définitivement engagé? On peut globalement retenir de la période de publication de textes géographiques la plus récente, l'affirmation et la consolidation du paradigme postmoderne. Retenons d'abord deux ouvrages réunissant les grands noms de la géographie britannique dont la notoriété s'est construite depuis ce fameux « *cultural turn* ». Ces deux recueils de textes (Pile et Thrift, 1995, Pile et Keith, 1997) balisent à mon sens la trajectoire suivie par le postmodernisme en confirmant la stabilisation des questionnements introduits dès la fin des années 1980 et le passage à une conception géographique véritablement

différente de celle qui a prévalu dans la décennie précédente. À la lecture des articles de la revue *Society and Space* qui nous a fourni jusqu'ici nos repères, on peut dégager deux principaux éléments d'analyse qui renseignent sur la manière dont s'est confortée cette nouvelle conception. Le premier élément résulte du constat d'une certaine normalisation : le moment innovant est dépassé, le texte académique a intégré de nouvelles normes d'acceptabilité du discours géographique, le passage à un nouveau paradigme s'est bien produit. D'où l'impression désormais d'une « machine qui tourne », avec les rouages mis en place au début des années 1990 et incarnés par quelques tendances emblématiques dont certains articles se font le reflet : l'application d'une lecture marxiste revue et corrigée à quelques thèmes nouvellement porteurs comme celui du « corps », pour aborder les effets les plus inattendus de la logique capitaliste (Callard, 1998; Harvey, 1998); la célébration du « sujet » au travers de pratiques populaires « subversives » associées à la « fantaisie » et au « carnavalesque » (Gregson et Crewe, 1997); la critique du savoir géographique comme construit autour de notions « néo-impérialistes » (Berg et Kearns, 1998) et associé historiquement à un discours « anglo-centriste » et « masculinisant » (Maddrell, 1998); la marginalisation du savoir « gay » et « lesbien » dans la discipline (Binnie, 1997); la discussion théorique autour des idées portées par le postmodernisme et ses corollaires comme les « *postcolonial theories* » (Simon, 1998); la discussion de textes d'auteurs de références « post » comme Baudrillard (Smith, 1997) ou Spivak (Barnett, 1997).

L'énumération de ces thèmes, on le voit, ne nous éloigne guère des tendances décrites précédemment. On notera cependant un certain recul des tentatives de « déconstruction » les plus radicales. La référence à certains auteurs se raréfie (Derrida), tandis que certaines figures intellectuelles françaises se font plus visibles comme De Certeau et plus encore Latour. La contribution de ce dernier doit être mentionnée (Latour, 1993). Rencontrant les écrits de langue anglaise de Donna Haraway (1991), elle donne lieu à une tendance plus récente désignée sous le vocable de « *Actor-network theory* » et contenue dans le courant de la « *non representational theory* » duquel se réclament certains géographes (Thrift, 1997). Associée désormais à de nombreux textes (Murdoch, 1997, Whatmore, 1997, Swinguedouw, à paraître), cette théorie propose de reconnaître le principe d'hybridité comme partout à l'œuvre, ce que traduit le symbole du « cyborg » (mélange de l'organique et de la technique) rattaché au nom de Haraway. Par ce filtre théorique, c'est toute la revendication de penser hors des catégories duales de la pensée moderne qui trouve à s'exprimer. Mais le discours géographique ne tend-il pas ici à s'animer de ses seules vertus performatives pour dessiner les contours d'un monde qui pourrait n'avoir aucune existence hors de ce discours?

Le deuxième élément d'analyse consiste à pointer une certaine maturité atteinte par le courant et qui s'exprime par la capacité à déployer une critique plus affirmée à l'encontre des débordements postmodernes. Les textes qui dénoncent de nouveaux « fétichismes » comme celui de l'hybridité (Mitchell, 1997) ou qui en appellent à retour averti à des catégories intelligemment pensées (Sayer et Storper, 1997) ne sont pas rares. Symptomatique de cette vigilance critique en éveil, une tentative de canular à la « Sokal » au sein de la revue. Neil Smith (1996) a ainsi consacré un éditorial à exhorter les géographes à considérer la pratique du sommeil comme « transgressive », exhortation exprimée sur le mode d'une parodie des

cultural studies les plus « branchées » et laissant entendre que la géographie était bel et bien en train d'être endormie par l'éloquence sophistiquée postmoderne. L'écho de cet éditorial laisse cependant dubitatif. Non seulement son auteur n'a-t-il pas clairement exprimé s'il s'agissait oui ou non d'un canular (Smith, 1997), mais la réponse d'un représentant de l'approche « subjectiviste » (Pile, 1997) a-t-elle brillamment relevé le défi et démontré que la prise en compte de la question du sommeil pouvait se révéler riche et pertinente, enlevant ainsi une certaine légitimité aux détracteurs des « postmodernes ». Mais ce doute qui persiste à l'issue de ce mini-événement éditorial n'est-il pas le signe d'une bonne santé de la pensée géographique britannique, avec le maintien d'un ensemble de composantes ouvertes à un véritable débat d'idées? On peut en effet à la fois se réjouir qu'une entreprise « à la Sokal » n'ait pas dérivé en une levée de boucliers réclamant une « police conceptuelle », et être tout à fait satisfait que quelqu'un ait tenté une telle entreprise de déstabilisation. L'esprit critique indispensable à notre pratique géographique se révèle bien à l'œuvre dans ce contexte d'innovation conceptuelle en train de se stabiliser, et c'est ce qui rend la géographie britannique hautement fréquentable : pour cette capacité à déboucher sur un socle conceptuel nouveau tout en se donnant les moyens d'explorer les limites et contradictions de ce nouveau savoir géographique²⁶.

Portsmouth (R. U.), août 1994, revu à Bordeaux en 1995 puis 1998.

NOTES

- 1 Pour plus de commodité, toutes les citations anglaises ont été traduites en français.
- 2 Pour situer la méthode interprétative au sein de l'anthropologie, je renvoie à l'article de Traimond (1992) pour qui la spécificité de l'ethnologie postmoderne est de prendre en compte la place de l'observateur en mettant ce dernier au centre de l'enquête. « L'ethnologue ne se consacre plus à une culture, mais aux écrits qui l'évoquent : le discours qu'il soit énoncé par les indigènes ou par les ethnologues devient le sujet central de l'étude » (Traimond, 1992 : 11). Sur quelques réserves à propos de la culture comme texte interprété par le « moi/je » de l'ethnologue, voir Bourdieu et Wacquant (1992 : 52) ou Augé (1994 : 82-83). Voir aussi les écrits de Sperber qui sont représentatifs du contenu donné à la méthode interprétative en France.
- 3 Je précise que, dépouillée d'un vocabulaire et de références postmodernes, cette approche est somme toute classique. C'est peut-être pour cette raison que les auteurs, bien que citant surtout des travaux post-structuralistes (passage obligé actuellement?), concluent sur une approche des plus structuralistes, à savoir que les possibilités d'interprétation d'un paysage ne sont pas infinies, mais prennent toujours place à l'intérieur d'un système de sens particulier, ce qui revient à dire qu'elles dépendent de la grille de lecture que ce système fournit. Pour une vue d'ensemble sur les nouvelles orientations dans l'étude des paysages, voir Jackson (1993).
- 4 La recherche de cette « objectivation » pourrait caractériser le courant d'anthropologie interprétative en France : voir Sperber (1982).
- 5 Sur ce point, je remercie ma collègue Sarah Blowen (Département de langues, Université de Portsmouth) pour le compte rendu qu'elle a bien voulu me communiquer sur un séminaire de recherche portant sur le thème « Femmes et muséographie », XX^e Conférence annuelle du groupe *Women, Heritage and Museums*, mai 1994, Musée de Londres.

- 6 Certaines femmes françaises à peu près connues des seuls groupes d'initiées au féminisme dans l'hexagone sont des célébrités dans l'univers anglo-saxon. Je pense en particulier à Cixous, Kristeva et Irigaray. Leurs écrits sont associés à ceux de Derrida, notamment dans *Positions* (Derrida, 1972, avec Kristeva) et *Lectures de la différence sexuelle* (Cixous, Derrida *et al.*, 1994). Pour une lecture sociologique du mouvement féministe en France et pour une réflexion sur le féminisme, voir les travaux de Garcia (1993).
- 7 Le phallocentrisme est un concept courant outre-Manche puisque Johnston *et al.* (1994 : 437-438) le font figurer dans leur dictionnaire de géographie humaine. La notion y est présentée comme devant beaucoup au féminisme français et aux écrits de Cixous en particulier.
- 8 J'ai emprunté le terme à Garcia (1993) qui désigne ainsi « le projet qui vise la maîtrise par les femmes d'une identité qui leur a été historiquement imposée, notamment à travers le discours sur la spécificité féminine et les pratiques d'exclusion qu'il accrédi-te ». Envisager le monde scientifique comme lieu d'effectuation de cette « révolution symbolique », ce n'est plus seulement chercher, depuis lui, à mettre à jour les processus de domination masculine et de construction arbitraire des identités féminines, c'est prendre le monde scientifique comme le lieu de stigmatisation, voire de production de ces mêmes processus.
- 9 Si l'on veut bien admettre que l'anthropologie est concernée par la construction des identités, alors elle est forcément concernée par la construction de l'Altérité : qu'est-ce qu'une identité, sinon que le résultat de ce travail qui consiste à tracer les limites pour rendre signifiant « le même » par rapport au « différent » (travail qui est d'ailleurs puissamment à l'œuvre dans les processus de sémantisation de l'espace)? Dès lors, à quel niveau de construction de l'Altérité l'intervention de l'ethnologue est-elle possible? (Pour alimenter ces questions, voir Augé, 1994.)
- 10 Je rappelle ici que la plupart des textes que j'ai utilisés proviennent de la revue britannique *Environment and Planning D : Society and space*, mais que leurs auteurs ne sont pas forcément britanniques.
- 11 Voir note 20 dans Chivallon (1999).
- 12 « L'espace n'est pas statique, ni le temps sans dimension spatiale. Bien sûr, la spatialité et la temporalité se distinguent l'une de l'autre, mais ni l'une ni l'autre ne peut être conceptualisée comme étant l'absence de l'autre. » (Massey, 1993 : 193)
- 13 Voir, sur ce point, la notion de violence symbolique développée par Bourdieu (Bourdieu et Wacquant, 1992 : 46-147).
- 14 Bennington et Derrida (1991 : 42-43) résument eux-mêmes l'essentiel de la critique dont la philosophie de Derrida a fait l'objet : « cet exemple de déconstruction [celle du signe](...) peut déjà faire comprendre pourquoi le travail de Derrida a souvent été reçu comme une manipulation virtuose et sophistiquée de paradoxes et de jeux de mots, qui prend un malin plaisir à se jouer de toute une tradition métaphysique, et qui mène à un nihilisme paralysant pour la pensée et l'action ou mieux, à une pratique « artiste » de la philosophie et à un esthétisme littéraire ». Pour trouver les éléments d'une critique construite, voir Habermas (1985). On trouvera aussi des remarques utiles et éclairantes dans Bourdieu et Wacquant (1992).
- 15 Voir sur ce point les articles polémiques entre Sparke (1994 a et b) et Olsson (1994), le premier accusant le second de conduire une nouvelle entreprise « patriarcale » faite de « voyeurisme » et de « narcissisme » masculins. Les articles de Sparke me semblent tout à fait révélateurs du climat académique britannique dans ce qu'il affiche de plus crispé sur certaines orientations « minoritistes » (défense des femmes, des Noirs, des homosexuels, etc.) au point de ne plus laisser d'espace à la critique et aux richesses de la nuance.

- 16 J'emprunte l'expression à Bertrand (1994 : 45).
- 17 Les écrits de Bourdieu sont très utilisés outre-Manche. Je relève cependant, en géographie, une tendance à les utiliser seulement pour étudier « l'habitus » bourgeois dans les processus de *gentrification*. Concernant la démarche réflexive préconisée par Bourdieu, elle est vue par certains comme un moyen de légitimer le savoir sociologique : « le problème avec Bourdieu est son sociologisme engagé pour lequel la réflexivité n'est rien de plus qu'un outil au service de la théorie et de la méthode » (Marcus, 1992 : 491). De son côté, le sociologue Lash (1990 : 264) donne une tournure particulière à la réflexivité en l'interprétant comme un « défi post-structural » de Bourdieu lancé aux « conceptions modernistes de Lévi-strauss et Althusser ».
- 18 Il s'agit d'une thèse de géographie culturelle qui était en cours en 1994-95 sous la direction de Shurmer-Smith, Université de Portsmouth, département de géographie.
- 19 Pour une première familiarisation avec la géographie du corps et de la sexualité, voir le court article introductif dans Johnston *et al.* (1994 : 553-554). À titre introductif, voir aussi Shurmer-Smith et Hannam (1994), chapitre 7 en particulier.
- 20 Le panoptique de Bentham est un dispositif architectural d'enfermement qui permet de surveiller les détenus sans être vus. « Le panoptique est une machine à dissocier le couple voir-être vu : dans l'anneau périphérique, on est totalement vu sans jamais voir; dans la tour centrale, on voit tout sans être jamais vu » (Foucault, 1975 : 203; voir aussi Habermas, 1985 : 290).
- 21 « Penser autrement » est le titre d'un des chapitres du livre sur Foucault par Deleuze (1986). Dans l'introduction à *L'usage des plaisirs*, son dernier ouvrage, Foucault indiquait ainsi son projet philosophique : « Qu'est-ce que donc la philosophie [...] si elle n'est pas le travail critique de la pensée sur elle-même. Et si elle ne consiste pas, au lieu de légitimer ce qu'on sait déjà, à entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement » (cité par Eribon, 1989 : 352).
- 22 Deleuze (1986) dans son ouvrage consacré à l'œuvre de Foucault présente d'ailleurs la pensée du philosophe par référence à une configuration spatiale, situant selon une topologie les concepts travaillés par Foucault.
- 23 Ces propos de Foucault sont extraits d'une courte communication à la conférence sur les « Espaces autres » dont je n'ai pu obtenir les références exactes en français au moment où j'effectue la rédaction de cet article. On trouvera les références de la traduction anglaise en bibliographie (Foucault, 1986). C'est dans ce court texte que Foucault introduit à la notion « d'hétérotopie », espace hétérogène localisable dans le réel, qui serait selon l'expression de Tarrius (1994 : 6) « une sorte de contre-emplacement, d'utopie effectivement réalisée [...] qui aurait pour rôle de créer un espace d'illusion qui dénoncerait comme plus illusoire encore tout l'espace réel ». Cette notion n'a pas fait, je crois, de la part de Foucault l'objet de plus amples développements.
- 24 Voir le précédent article (Chivallon, 1999).
- 25 Le géographe Philo a retrouvé cette conception exprimée dans les écrits de Foucault consacrés à l'écrivain Raymond Roussel.
- 26 Je mentionne deux autres contributions issues de cette exploration du postmodernisme. La première (Chivallon, 1997) se consacre à voir comment le sens des concepts (celui de diaspora en particulier) offre un contenu variable selon les contextes de production académique (contexte britannique et français). Le second (Chivallon, Ragouet, Samers, à paraître) présente les textes issus de rencontres entre géographes français et britanniques destinées à un travail de réflexion sur les écarts entre discours géographiques selon les contextes de production académique.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGÉ, M. (1992) *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Seuil, 153 p.
- (1994) *Le sens des autres*. Paris, Fayard.
- BARNES, T. J. et CURRY, M.R. (1992) Postmodernism in Economic Geography : Metaphor and the Construction of Alterity. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (1) : 57-69.
- BARNETT, C. (1997) Sing Along With the Common People : Politics, Postcolonialism and Other Figures. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (2) : 137-155.
- BARRETT, M. et PHILLIPS, A., eds (1992) *Destabilizing Theory. Contemporary Feminist Debates*. Cambridge, Polity Press.
- BARTHES, R. (1985) *L'aventure sémiologique*. Paris, Seuil.
- BAUMAN, Z. (1992) *Intimations of Postmodernity*. London, Routledge.
- BENNINGTON, G. et DERRIDA, J. (1991) *Jacques Derrida*. Paris, Seuil.
- BERG, L. D. et KEARNS, R. (1998) America Unlimited. *Environment and Planning D : Society and Space*, 16 (2) : 128-133.
- BERQUE, A. (1993) *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*. Paris, Gallimard.
- BERTRAND, M. (1994) Territoires, espaces, sociétés : première approche des mobilités géographiques. *Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines*, Université de Caen, 3 : 35-53.
- BINNIE, J. (1997) Coming Out of Geography : Towards a Queer Epistemology? *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (2) : 1223-238.
- BISHOP, P. (1992) Rhetoric, Memory, and Power : Depth Psychology and Postmodern Geography. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (1) : 5-23.
- BONDI, L. et DOMOSH, M. (1992) Other Figures in Other Places : On Feminism, Postmodernism and Geography. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (2) : 199-215.
- BOUDON, R. et BOURRICAUD, F. (1990) *Dictionnaire critique de la sociologie*. Paris, PUF.
- BOURDIEU, P. et WACQUANT (1992) *Réponses*. Paris, Seuil.
- CALLARD, F. J. (1998) The Body in Theory. *Environment and Planning D : Society and Space*, 16 (4) : 387-400.
- CHIVALLON, C. (1997) De quelques préconstruits de la notion de diaspora à partir de l'exemple antillais. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 13 (1) : 149-160.
- (1999) La géographie britannique et ses diagnostics sur l'époque postmoderne. *Cahiers de géographie du Québec*, 42 (118) : 97-119.
- CHIVALLON, C., RAGOUET, P. et SAMERS, M., eds (à paraître) *Discours scientifiques et contextes culturels : géographies britanniques et françaises à l'épreuve postmoderne*. Talence, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- CIXOUS, H., DERRIDA, J., ANEJA, A., BERGER, A. et al. (1994) *Lectures de la différence sexuelle*. Paris, éditions des Femmes / Antoinette Fouque.
- CRANG, P. (1992) The Politics of Polyphony : Reconfigurations in Geographical Authority. *Environment and planning D : Society and Space*, 10 (5) : 527-550.

- DELEUZE, G. (1986) *Foucault*. Paris, Minuit.
- DELEUZE, G. et GUATTARI, F. (1980) *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*. Paris, Minuit.
- DERRIDA, J. (1972) *Positions*. Paris, Minuit.
- DOEL, M. et MATLESS, D. (1992) Geography and Postmodernism. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (1) : 1-4.
- DUNCAN, J. et DUNCAN, N. (1988) (Re)reading the Landscape. *Environment and Planning D : Society and Space*, 6 (2) : 117-127.
- ERIBON, D. (1989) *Michel Foucault (1926-1984)*. Paris, Flammarion.
- FOUCAULT, M. (1969) *L'archéologie du savoir*. Paris, Gallimard.
- (1971) *L'ordre du discours*. Paris, Gallimard.
- (1975) *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris, Gallimard.
- (1976) Questions à Michel Foucault sur la géographie. *Hérodote*, 1 : 71-84.
- (1976) *La volonté de savoir*. Paris, Gallimard.
- (1986) Of Other Spaces. *Diacritics*, 16 : 22-27.
- (1993) Space, Power and Knowledge. In DURING, S. (éd.) *The Cultural Studies Reader*, London, Routledge (entretien avec Paul Rabinow), pp. 161-169.
- FRASER, N. et NICHOLSON, L. (1988) Social Criticism Without Philosophy : An Encounter Between Feminism and Postmodernism. *Theory, Culture & Society*, 5 : 373-394.
- GARCIA, S. (1993) *Le mouvement féministe : une révolution symbolique? Études des luttes symboliques autour de la condition féminine*. Paris, EHESS (Thèse).
- GATENS, M. (1992) Power, Bodies and Difference. In BARRET, M. et PHILLIPS, A. (éds) *Destabilizing Theory. Contemporary feminist debates*, Cambridge, Polity Press, 120-138.
- GEERTZ, C. (1986) *Savoir local, savoir global*. Paris, PUF.
- GREGSON, N. et CREWE, L. (1997) The Bargain, the Knowledge, and the Spectacle : Making Sense of Consumption in the Space of the Car-boot Sale. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (1) : 87-112.
- HABERMAS, J. (1985) *Le discours philosophique de la modernité*. Paris, Gallimard.
- HANNAH, M. (1993) Foucault on Theorizing Specificity. *Environment and Planning D : Society and Space*, 11 (3) : 349-365.
- HARAWAY, D. (1991) *Simians, Cyborgs and Women : the Reinvention of Nature*. London, Free Association Book.
- HARVEY, D. (1993) Class Relations, Social Justice and the Politics of Difference. In KEY, M. and PILE, S. (éds) *Place and the Politics of Identity*, London, Routledge, pp. 41-67.
- (1998) The Body as an Accumulation Strategy. *Environment and Planning D : Society and Space*, 16 (4) : 401-423.
- HERPIN, N. (1993) Au delà de la consommation de masse? Une discussion critique des sociologues de la postmodernité. *L'Année Sociologique*, 43.
- hooks, bell (1990) *Yearning : Race, Gender, and Cultural Politics*. Toronto, Between the Lines.

- JACKSON, P. (1993) Changing Ourselves : A Geography of Position. In R. J. JOHNSTON (éd.) *The Challenge for Geography. A Changing World, a Changing Discipline*, Oxford, Blackwell, pp. 198-215.
- JOHNSTON, R. J., GREGORY, D. et SMITH, D. M., eds (1994) *The Dictionnaire of Human Geography*. Oxford, Blackwell.
- KATZ, C. (1992) All the Word is Staged: Intellectuals and the Projects of Ethnography. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (5) : 495-510.
- KEITH, M. (1992) Angry Writing : (Re)presenting the Unethical World of the Ethnographer. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (5) : 551-568.
- KEITH, M. et PILE, S., eds (1993) *Place and the Politics of Identity*. London, Routledge.
- KUNZMANN, P. et al. (1993) *Atlas de la philosophie*. Paris, La Pochothèque.
- LASH, S. (1992) *Sociology of Postmodernism*. London, Routledge.
- LATOUR, B. (1993) *We Have Never Been Modern*. Hemel Hempstead, Haverster Wheatsheaf.
- LÉVI-STRAUSS, C. (1955) *Tristes tropiques*. Paris, Plon.
- (1973) *Anthropologie structurale*. Paris, Plon.
- LYOTARD, J. F. (1979) *La condition postmoderne*. Paris, Minuit.
- (1988) *Le postmoderne expliqué aux enfants*. Paris, Galilée.
- MADDRELL, A. M. C. (1998) Discourses of Race and Gender and the Comparative Method in Geography School Texts 1830-1918. *Environment and Planning D : Society and Space*, 16 (1) : 81-105.
- MARCUS, G. E. (1992) More (Critically) Reflexive Than Thou: The Current Identity Politics of Representation. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (5) : 489-493.
- MARTIN, B. (1992) Sexual Practice and Changing Lesbian Identities. In BARRET, M. and PHILLIPS, A. (eds) *Destabilizing Theory. Contemporary Feminist Debates*, Cambridge, Polity Press, pp. 93-120.
- MASSEY, D. (1991) Flexible Sexism. *Environment and Planning D : Society and Space*, 9 (2) : 31-57.
- (1993) Politics and Space/Time. In KEY, M. and PILE, S. (eds) *Place and the Politics of Identity*, London, Routledge, pp. 141-162.
- MATHIEU, N. C. (1991) Études féministes et anthropologie. In BONTE, P. et IZARD, M., (eds) *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 275-278.
- MCDOWELL, L. (1988) Coming in from the Dark : Qualitative Feminist Research in Geography. In EYLES, J. et SMITH, D. M. (eds) *Research in Human Geography*, Oxford, Blackwell, pp. 155-173.
- MICHEL, A. (1979) *Le féminisme*. Paris, Presses Universitaires de France.
- MITCHELL, K. (1997) Different Diasporas and the Hype of Hybridity. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (5) : 533-554.
- MURDOCH, J. (1997) Inhuman/Nonhuman/Human: Actor-Network Theory and the Prospects for a Nondualistic and Symmetrical Perspective on Nature and Society. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (6) : 731-756.
- OLSSON, G. (1987) The Social space of Silence. *Environment and Planning D : Society and Space*, 5 (3) : 249-263.

-
- (1993) Chiasm of Thought-and-action. *Environment and Planning D : Society and Space*, 11 (3) : 279-295.
- (1994) Job and the Case of the Herbarium. *Environment and Planning D : Society and Space*, 12 : 221-225.
- PHILO, C. (1992) Foucault's Geography. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (2) : 137-163.
- PILE, S. (1997) Space and the Politics of Sleep. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (2) : 128-133.
- PILE, S. et KEITH, M., eds (1997) *Geographies of Resistance*. Londres, Routledge.
- PILE, S. et THRIFT, N., eds (1995) *Mapping the Subject*. Londres, Routledge.
- RAFFESTIN, C. (1980) *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, Litec.
- REICHERT, D. (1987) Comedia Geographica. An Absurd One-Act Play. *Environment and Planning D : Society and Space*, 5 (3) : 335-343.
- (1992) On Boundaries. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10 (1) : 87-99.
- ROSE, G. (1995) Making Space for the Female Subject of Feminism. In PILE, S. and THRIFT, N. (eds) *Mapping the Subject*, Londres, Routledge.
- (1997) Situating Knowledges : Positionality, Reflexivities and Other Tactics. *Progress in Human Geography*, 21 (3) : 305-320.
- (à paraître) Le plein stigmatisme de la nationalité : contre la nation comme contexte pour comprendre la production des savoirs géographiques. In CHIVALLON, C., RAGOUET, P. et SAMERS M. (eds) *Discours scientifiques et contextes culturels : géographies britanniques et françaises à l'épreuve postmoderne*, Talence, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- SAYER, A. et STORPER, M. (1997) Ethics Unbound : For a Normative Turn in Social Theory. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (1) : 1-19.
- SHURMER-SMITH, P. (1994) Cixous' Spaces. *Ecumene*, 3 : 349-362.
- SHURMER-SMITH, P. et HANNAM, K. (1994) *Worlds of Desire. Realms of Power. A Cultural Geography*. London, Edward Arnold.
- SIMON, D. (1998) Rethinking (Post)modernism, Postcolonialism and Posttraditionalism : South-north Perspectives. *Environment and Planning D : Society and Space*, 16 (2) : 219-247.
- SKELTON, T. (1994) Sexuality, Race and Jamaican Ragga : Performance and Resistance. Communication à la Conférence annuelle de l'Association américaine des géographes, San Francisco.
- SMART, B. (1994) *Postmodernity*. London, Routledge.
- SMITH, N. (1996) Rethinking Sleep. *Environment and Planning D : Society and Space*, 14 (4) : 505-506.
- (1997) Beyond Sleep. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (2) : 134-136.
- SMITH, R. G. (1997) The End of Geography and Radical Politics in Baudrillard's Philosophy. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (3) : 305-321.
- SOJA, E. (1989) *Postmodern Geographies : The Reassertion of Space in Critical Social Theory*. London, Verso.

-
- SOJA, E. et HOOPER, B. (1993) The Spaces that Difference Makes. Some Notes on the Geographical Margins of the New Cultural Politics. In KEY, M. and PILE, S. (éds) *Place and the Politics of Identity*, London, Routledge, pp. 183-206.
- SPARKE, M. (1994a) Escaping the Herbarium : A Critique of Gunnar Olsson's Chiasm of Thought-and-action. *Environment and planning D : Society and Space*, 12 : 207-220.
- (1994b) The Return of the Same in Geography : A Reply to Olsson. *Environment and planning D : Society and Space*, 12 : 226-228.
- SPERBER, D. (1981) L'interprétation en anthropologie. *L'Homme*, XXI (1) : 69-92.
- (1982) *Le savoir des anthropologues*. Paris, Hermann.
- SPIVACK, G. C. (1994) Can the Subaltern Speak? In WILLIAMS, P. et CHRISMAN, L. (éds) *Colonial Discourse and Post-colonial Theory. A Reader*. 1^{ère} édition : 1988. London, Harvester Wheatsheaf, pp. 66-112.
- SWYNGUEDOUW, E. (à paraître) Mondes Hybrides. Sur la nature, la société et les cyborgs. In CHIVALLON, C., RAGOUET, P. et SAMERS, M. (éds) *Discours scientifiques et contextes culturels : géographies britanniques et françaises à l'épreuve postmoderne*, Talence, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- TARRIUS, A. (1994) Territoires circulatoires et espaces urbains. *Annales de Recherches Urbaines*, numéro spécial Mobilité : 51-61.
- THRIFT, N. (1997) The Still Point, Resistance, Expressive Embodiment and Dance. In PILE, S. et KEITH, M. (éds) *Geographies of Resistance*, Londres, Routledge, pp. 124-151.
- TOURAINE, A. (1984) *Le retour de l'acteur*. Paris, Fayard.
- TRAIMOND, B. (1992) Où va l'ethnologie? *Géographie et cultures*, 3 : 3-25.
- WHATMORE, S. (1997) Dissecting the Autonomous Felf : Hybrid Cartographies for a Relational Ethics. *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (1) : 37-55.

ANNEXE 1

Deux exemples succincts d'entreprise de déconstruction en géographie

- 1- Extrait de « The social space of silence » de Gunnar Olsson, *Environment and Planning D : Society and Space*, 1987 : 249

Tout le monde sait que je parle très peu. Mais il y a eu des occasions où je me sentais amené à parler par une force irrésistible, j'étais résolu à transformer les détails les plus simples de mon existence en tant de paroles insignifiantes que ma voix devenait le seul endroit où je lui permettais de vivre, la forçais à sortir elle-aussi de son silence, et lui donnais à elle une sorte de certitude physique, une solidité physique, qu'elle n'aurait pas eues autrement.*

(Maurice Blanchot : *Death Sentence*, p. 73)

Le défi est énorme. Pas pour les disciplines bien méthodiques des sciences sociales, mais pour ses membres individuels qui explorent les limites de la culture. Mallarmé était en avance par des éternités:

RIEN N'AURA EU LIEU SAUF LE LIEU

EXCEPTÉ

PEUT-ÊTRE

UNE CONSTELLATION

Toute pensée émet un Coup de Dés
Hasard hasardeux

(Gunnar Olsson « -/- », page 33)

- Voilà ce qui s'appelle la gloire!

- Je ne sais pas ce que tu veux dire par « la gloire », dit Alice.

Humpty Dumpty sourit dédaigneusement.

- Naturellement tu ne comprends pas avant que je te le dise. Je voulais dire, « voilà un joli petit argument imbattable ».

- Mais « la gloire » ne veut pas dire « un joli petit argument imbattable », proteste Alice.

- Quand j'utilise un mot, fit Humpty Dumpty sur un ton plutôt méprisant, ce mot veut dire exactement ce que je choisis qu'il dise, ni plus ni moins.

- La question, dit Alice, c'est de savoir si tu peux faire dire aux mots tant de choses différentes.

- La question, répondit Humpty Dumpty, c'est de savoir qui sera le maître, voilà tout.*

(Lewis Carrol : *The Annotated Alice*, pp. 268-269)

* La traduction provient directement de la version anglaise, et non des ouvrages en français.

ANNEXE 1

(Suite)

2- Extrait de « Comedia geographica. An absurd one-act play » de D. Reichert, *Environment and Planning D : Society and Space*, 1987 : 335.

Introduction à la pièce

« Courir après la réconciliation du sujet avec le monde. Mais il se peut que nous l'ayons déjà dépassée. »

(Jean Baudrillard : *Die Fatalen Strategien*)

La comédie géographique consiste en une tentative d'écrire au sujet de la subjectivité et l'objectivité du sujet et de l'objet dans la recherche géographique humaine, d'écrire au sujet du pluralisme et de la pluralité des opinions mondiales.

ot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mo

mot mot mot y a-t-il une forme d'écriture qui ne dénature pas son fond mot
mot mot mot courir après la réconciliation du niveau et du métaniveau mot
mot

mot mot mot il est possible que nous l'ayons déjà dépassée mot mot mot
mot mot

mot mot mot indiqué par l'échec d'une tentative sincère mot mot mot

mot mot mot absurdité de vouloir écrire une pièce de théâtre absurde mot
mot mot mot mot

mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot mot

La comédie géographique est une tentative de fusionner la forme et le fond.
Essayer de dire en la laissant se montrer elle-même, essayer d'obtenir des
phrases complètes au sujet d'un monde fragmentaire. Une comédie absurde
afin de rire de la tragédie.

mot mot mot absurde en effet mot mot mot mot mot mot mot mot mot